

Alliégation et stéréotype.

La semaine passée j'ai proposé une vision de notre système culturel, et j'ai considéré son niveau "supérieur". Ici je vous propose une vision de notre "culture de la masse". Ce terme "masse", qui désigne dans le passé la majorité de la population, acquiert seulement à présent sa signification étymologique. Il s'agit, pour la première fois dans l'histoire, d'une quantité colossale de personnes, (plus de trois milliards), qui couvrent la terre comme une mousse toujours croissante. Elle est amorphe au sens d'avoir perdu les structures qui l'informaient il y a quelque dizaines d'années seulement, les diverses cultures populaires. Elle est donc devenue la matière première sur laquelle les mass media impriment les modèles de comportement élaborés par la culture d'élite. Il s'agit, par conséquent, littéralement d'une "masse". C'est un fait historique nouveau, par son aspect quantitatif, par la plasticité amorphe et mobile de cette gélatine humaine, et par la structure globalement irradiante des mass media. Si aucun changement intervient, la Terre sera couverte, dans un futur proche, par une masse composée de dizaine de milliards de personnes qui se comportent, globalement, selon certains stéréotypes peu nombreux et universels. Je considère d'abord l'aspect quantitatif.

La dite explosion démographique n'est pas seulement une augmentation du numéro des personnes sur la Terre, donc un changement violent des rapports de l'humanité avec cette Terre, (écologie), et des rapports humains, (économie, sociologie). C'est aussi un changement violent de l'idée qu'on se fait de l'homme, (anthropologie). Car le concept de l'homme que nous avons n'est pas seulement une fonction de nos expériences avec des hommes individuels, mais aussi de notre vision globale de l'humanité. Il est certain qu'une anthropologie qui a affaire avec des milliards de personnes doit être forcément différente d'une anthropologie qui a affaire avec des dizaines de millions de personnes, (comme c'est le cas dans l'anthropologie traditionnelle). Il s'agit d'un saut qualitatif: le concept de l'homme change. Il faut l'admettre, quoique ce soit pénible. Ce n'est pas pour la première fois dans l'histoire qu'un tel saut se fait. Le passage du paléolithique au mésolithique est un exemple. Les chasseurs étaient comptés en centaines, les agriculteurs en milliers, ce qui a dû révolutionner l'anthropologie. Et il y a d'autres crises anthropologiques comparables. On ne peut pas surestimer l'effet des sauts qualitatifs sur nos concepts. Quand on mesure l'histoire par des millions d'années au lieu de milliers, le concept de l'histoire change. Quand on mesure l'espace par des années-lumière au lieu de milliers de kilomètres, le concept de l'espace change. Il est inévitable que le terme "homme" prenne une signification révolutionnairement nouvelle à présent. Et c'est un des défis qui nous pose la crise dans laquelle nous nous trouvons.

On ne peut pas nier, quoique ça soit pénible, que la valeur est une fonction de la fréquence. Plus une espèce est nombreuse, moins vaut chaque

individu de cette espèce. Et cela non seulement au sens économique: Il coûte moins cher de substituer un individu par un autre. (Il est plus bon-marché de substituer un caillou qu'un diamant). Mais aussi au sens existentiel: Un individu d'une espèce rare est plus intéressant qu'un individu d'une espèce fréquente. (Rencontrer une vache est moins bouleversant que rencontrer une giraffe). L'explosion démographique rend l'homme de plus en plus fréquent, "commun", et diminue sa valeur, sa "dignité". Non seulement "objectivement": Il devient de plus en plus facile de remplacer un homme par un autre. Mais aussi "subjectivement": Rencontrer un homme méconnu devient de moins en moins "étrange". Pour un chasseur paléolithique la rencontre avec un membre d'une horde méconnue était une expérience terrifiante: l'expérience de la sacralité de l'étranger. Nous ne pouvons plus imaginer l'anthropologie fondée sur une telle expérience de l'homme. L'indifférence avec laquelle nous croisons dans nos rues avec des personnes qui étaient "exotiques" encore pour nos pères est une preuve existentielle de combien notre anthropologie à nous est en train de changer.

La dégradation de l'homme individuel par l'explosion démographique, renforcée par la grande mobilité de la masse, (travailleur étranger, touriste, réfugié, peuplement programmé etc.), rend notre anthropologie de plus en plus scientifique. Comme l'Humanité est devenue une espèce fréquente, on peut en calculer les mouvements par des statistiques de plus en plus exactes les prévoir dans des limites d'erreur de plus en plus étroites, et les manipuler de plus en plus parfaitement. Nous pouvons expliquer toujours mieux "le phénomène humain", et nous pouvons le manipuler de plus en plus scientifiquement. La nouvelle anthropologie permet donc une technique humaine, au nouveau sens du terme "humain": un objet de la recherche et de la manipulation. Grâce à sa croissance quantitative, la masse est en train de devenir une matière première scientifiquement explicable et manipulable. C'est nouve

Nous avons des difficultés pour admettre cela, car l'anthropologie traditionnelle, (la dite "humaniste"), est toujours dans nos mémoires. Nous nous refusons à voir la réalité de la masse. Nous voulons toujours appliquer nos anciennes catégories, (nations, classes, races etc.); pour nier son uniformité amorphe, quoique ces telles catégories fonctionnent de pire en pire. Ou nous proposons de nouvelles catégories pour faire des distinctions dans la masse et ainsi sauver, de quelque sorte, la dignité de l'individu. Par exemple: la catégorie "tiers monde" en opposition aux "deux mondes développés". C'est, déjà, une sorte de capitulation devant la réalité. Nous admettons que la culture supérieure soit universelle: il n'y a pas de sens de vouloir nier qu'un biologiste hindou ou nigérien appartient à la même culture d'un biologiste américain ou russe. Mais nous essayons d'insister sur une différence entre la culture d'un paysan hindou et nigérien et la culture d'un ouvrier américain ou russe. Mais la réalité nie même un tel

effort désespéré de trouver une structure dans la masse amorphe. Car il est un fait que la réalité économique et sociale du paysan hindou et nigérien est entièrement différente de la réalité économique et sociale d'un ouvrier américain et russe, et en effet l'abîme entre les deux réalités augmente toujours. Mais la culture dans laquelle ces quatre personnes se trouvent, la culture de masse, est exactement la même. Les quatre voient le monde en couleurs Kodak, aiment comme Hollywood, boivent la Coca-Cola, et rêvent avec la conquête de Mars. Aucune catégorie peut être appliquée à la culture de la masse. Elle devient de plus en plus amorphe.

Voilà un donné fondamental: Les différences économiques, sociales et politiques entre la majorité misérable de l'humanité et une minorité qui vit dans une abondance jamais imaginée auparavant augmentent toujours, et, malgré ce fait, ils participent, tous, de la même culture de masse. C'est à dire, la culture n'a presque plus de rapport avec la réalité économique, sociale et politique. C'est une culture aliénée et aliénante de ces réalités. La conquête de Mars s'adapte, comme modèle, aussi peu à la réalité d'un ouvrier américain ou russe comme à la réalité d'un paysan hindou ou nigérien. L'aliénation des quatre est la même. Les modèles imprimés sur la masse par les moyens de communication sont indépendents de la réalité dans laquelle se trouve la masse. C'est pourquoi la masse ne peut plus se "trouver" dans sa réalité.

Un tel divorce entre le modèle et la réalité, (entre la conquête de Mars et la récolte de riz), est dû au manque de feed-back entre l'élaboration du modèle, (le prototype), et l'application du modèle à la masse, (le stéréotype). Ce qui est une reformulation du manque de feed-back entre la culture de l'élite et celle de la masse dont j'ai parlé la semaine passée. Dans le système culturel occidental détruit par la révolution communicologique un tel feed-back existait. La culture supérieure était "historique", et la populaire était "pré-historique", mais par le feed-back l'histoire était obligée, toujours, à retourner à ses sources populaires. Dans les systèmes culturels extra-occidentaux détruits par l'Occident il y avait sans doute aussi de feed-back entre les divers niveaux. (Quoique la tension dialectique qui caractérisait le système occidental et lui donnait sa dynamique spécifique n'était probablement pas aussi forte). Mais dans le système culturel présent il n'y a plus de feed-back, donc: il n'y a plus de contradiction dialectique. Il n'y a plus de feed-back, de contradiction, entre le prototype et le stéréotype.

Par conséquent le comportement de la masse devient un simple réflexe conditionné par le modèle élaboré au niveau supérieur de la culture. Le modèle du "hot dog" ou de la guerrilla, du shopping ou d'une prise d'otage, n'est pas affecté par son application. Si on mange le "hot dog" à Ai ou à Calcutta, si on fait la guerrilla à Angola ou à Berlin, si on achète

le shampoo dans un supermarché de São Paulo ou Reykjavik, si on prend des
stages à Rome ou à Djibouti, le modèle est le même. Un prototype. Bien sûr
on ne l'admet pas. Les techniciens de McDonald's semblent faire des recher-
ches du marché pour adapter le "hot dog" aux désires des consommateurs. Les
théoriciens de la guerrilla semblent vouloir adapter leur modèle à la ré-
alité angolaise ou berlinoise. Mais c'est une illusion. Ils ne peuvent pas
le faire, car la masse ne dispose pas de moyen pour communiquer quoique ce
soit, étant donné la structure univoque des mass media. La masse se borne
à appliquer les prototypes d'une manière stéréotypique. Par des reflexes
conditionnés. Et c'est pourquoi les modèles fonctionnent partout.

L'élaboration des modèles prototypiques est toujours "historique",
au sens d'être progressive et processuelle. Malgré le fait du manque de
feed-back. Car la culture supérieure est en explosion centrifugale dont j'ai
parlé la dernière fois. Mais l'application stéréotypique des modèles est
devenue "post-historique", au sens d'être seulement un reflexe de l'histoire
et au sens de la masse être un objet passif de l'histoire. Elle bouge, bien
sûr, et elle bouge plus violemment et plus amplement que jamais auparavant,
mais elle bouge dans des stéréotypes. C'est pourquoi ces mouvements-là ne
sont pas des mouvements historiques, des "actions", mais des mouvements re-
flétés, des "réactions". Par conséquence les mouvements les plus violents,
comme les guerres, les pillages, les émeutes etc. sont toujours possibles,
et mêmes plus fréquents que jamais. Mais les vrais mouvements historiques,
comme les révolutions, ne sont plus possibles. C'est en ce sens que nous
sommes en train d'entrer dans la post-histoire.

Il se peut, évidemment, que le divorce entre la culture de la masse
et la réalité dans laquelle la masse vit, cette aliénation monumentale,
résulte en une explosion inimaginable. Mais c'est peu probable. Car l'il-
lusion créée par les mass media est tellement parfaite, étant donné les
nouveaux codes audio-visuels et la perfection de l'irradiation discursive,
que cette illusion devient plus réelle que la réalité. L'illusion d'avoir
une coiffure comme Mlle. Bardot est plus réelle que la réalité familiale,
l'illusion de l'indépendance de l'Angola est plus réelle que la réalité de
la catastrophe économique. La masse n'a plus de conscience de sa réalité,
et c'est cela, en dernière analyse, le propos des mass media. Si nous vou-
lons éviter que les stéréotypes s'éternalisent, (comme, à mon avis, nous le
devons vouloir), il nous faut agir au niveau de l'élaboration des prototype
En ce sens, je le répète, notre seul espoir est dans l'activité artistique.
C'est grâce aux modèles de l'expérience concrète que l'élite peut reprendre
contact avec la réalité, dont elle est aussi aliénée que ne l'est la masse
(Par le même manque de feed-back). C'est seulement à partir d'un prototype
ouvert vers la réalité que nous pouvons rompre la chaîne néfaste "prototype
aliéné-stéréotype aliénant" qui menace nous mener vers la post-histoire.